

Lumière poétique



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch



Days of Heaven

Les moissons du ciel

Terrence Malick

Lundi 1^{er} octobre 2018 à 20h | Auditorium Arditì

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: US, 1978, Coul., DCP, 94', vo st fr
Interprétation: Richard Gere, Brooke Adams, Sam Shepard

Au début du XX^{ème} siècle, Bill doit fuir Chicago après une altercation avec son contremaître. Il se rend avec sa compagne Abby et sa petite sœur au Texas. Apprenant que le fermier pour lequel il travaille est gravement malade, Bill demande à Abby de l'épouser, espérant profiter de l'héritage.

Monument du Nouvel Hollywood, ce film demeure une référence en terme de lumière. Malick y célèbre la beauté des grands espaces américains et dépeint sans manichéisme le portrait d'un trio amoureux.

Précédé de: *The Light and the Little Girl* (Guy Pooles, 2014, 6').

Les moissons du ciel selon Julien Dumoulin, membre du comité du Ciné-club universitaire
Pourquoi *Days of Heaven* fascine-t-il tant? Sans doute est-il à la croisée de tout ce qui contribue à élever un film au rang d'objet culte: une mise en scène pointilleuse poussée jusqu'à l'excès, un ton poétique en rupture avec les canons hollywoodiens habituels, un tournage compliqué qui lui fit frôler le statut du film maudit, un réalisateur mystérieux à l'approche unique... Surtout, *Days of Heaven* sembla un temps un éclat suivi d'un long

silence. Celui de Malick, pour qui l'expérience du film fut un désastre, et qui dut attendre vingt ans pour revenir avec *La ligne rouge*.

Tourné durant le Nouvel Hollywood, un mouvement qui vit un temps les réalisateurs américains jouir d'une liberté d'action et de ton sans précédent, le projet de Malick était un défi technique et philosophique: celui d'un retour contemplatif aux sources de l'Amérique, sur le ton que Malick voulait rapprocher des grandes fresques littéraires russes. Une approche sensible et déroutante pour l'équipe, en particulier pour Richard Gere qui, admirant *Badlands*, la première oeuvre de Malick, s'était laissé convaincre de participer à cette aventure unique. Les hésitations du réalisateur, connu pour sa timidité maladive et son indécision, firent prendre un retard considérable à l'entreprise. Obsédé par l'idée de donner à son film un ton particulier, Malick tourna en grande partie durant «l'heure bleue», une courte fenêtre après le coucher du soleil à la lumière très particulière, qui ne permettait que vingt minutes pour les prises de vues. Le perfectionnisme de Malick, semblable à celui d'un Kubrick, finit pourtant par emporter l'adhésion du studio, impressionné par les rushes et la beauté de la lumière du film. Un répit qui fut de courte durée: les problèmes logistiques se multiplièrent, les machines agricoles du début du XX^{ème} siècle

tombèrent en panne, la gestion des centaines de figurants fit exploser les coûts... Ajoutons à cela la vision de Nestor Almendros, le directeur de la photographie, qui se détériorait et qui obligeait ses assistants à lui présenter des polaroids des scènes à filmer avant validation. Malgré tout, *Days of Heaven*, s'il n'eût pas le succès escompté lors de sa sortie, emporta depuis une adhésion publique et critique presque unanime. La vision poétique de Malick sur les fresques humaines, les grands espaces américains, posa les bases d'une approche unique, tant célébration panthéiste d'une nation en devenir qu'auto-réflexion sur le cinéma, le pouvoir de ses images et leur impact dans un monde d'images. Malick y convoque un esprit propre à l'Amérique, cite Whitman ou des peintres comme Church ou Cole. Le paysage chez Malick est une projection du monde dont l'harmonie veut révéler un sens plus profond. *Days of Heaven* est, après *Badlands*, une deuxième chronique de l'Amérique. Presque un western, il tente de nous restituer le caractère grandiose de ces espaces immenses qui deviennent le théâtre d'une comédie humaine sans pathos ni médiocrité. Le film est un voyage humain qui tranche avec l'habituel manichéisme des productions américaines. Les voix-off qui parsèment ses oeuvres sont autant de réflexions philosophiques personnelles que des prises de distance avec la représentation offerte. La beauté pour Malick est partout, et les ciels orangés ou bleus-gris ont autant ses faveurs que l'incendie qui demeure encore aujourd'hui une leçon de photographie inégalée, sublimée par la musique aérienne d'Ennio Morricone. Au point que *Days of Heaven* est devenu une référence pour tout directeur de la photographie, une véritable

prouesse technique au service d'un idéal poétique et philosophique. Si notre cycle place le concept de lumière poétique comme l'idée d'une lumière qui se révèle, se trahit pour mieux se détacher du réel et faire tendre le film qu'elle habite vers l'expérience sensible, alors *Days of Heaven* incarne la quintessence de cette approche et peut, aujourd'hui encore, prétendre au statut d'oeuvre inégalée.

À l'image du paradis perdu qui hante les film de Terrence Malick, *Days of Heaven* fut l'une des dernières productions du Nouvel Hollywood avec *La porte du paradis*, avant un retour des majors. Malick, quand à lui, poursuivit ses recherches formelles et sensibles qui culminèrent en 2011 avec *The Tree of Life*, ouvrant la voie à un style poétique expérimental radical en complète rupture avec les canons hollywoodiens classiques, qui fait de lui un des réalisateurs les plus originaux dans le paysage cinématographique actuel.

Prochain film du Ciné-club:



Persona, Ingmar Bergman, 1966

8 octobre à 20h, Auditorium Arditì